

N° 56

*ENNUI*

*ou*

*SOLITUDE*

*HORIZONS*

*La solitude est d'un ennui  
Qu'elle repousse tout ami  
Elle ressemble à s'y méprendre  
A tous les mercredis des cendres.*

*Parfois un cœur trop solitaire  
D'ennuis tous gris vient à s'extraire  
Sans bruit, sans fers, tout en finesse  
Il crée sa propre richesse.*

*Comme blessé l'Ennui recule  
Puis titubant, soudain bascule  
La Solitude triomphante  
Discrète, exulte, rayonnante.*

*L'ennui naquit un jour  
De l'uniformité  
En en rompant le cours  
Le Poète a chanté  
Sur scène ou dans les cours  
Par l'Amour inspiré...*

**Guy Roy**

## QUI FAIT QUOI ?

HORIZONS est la parution trimestrielle des auteurs  
D'ENCRE VIVES.

Fruit d'un travail associatif et coopératif.

Direction de la publication, dessins de couvertures :

- *Guy Roy*

Distribution, envois :

- *Jackline René*
- *Joseph Guédon*

Relations avec les médias :

- *Jackline René*
- *Joseph Guédon*

Organisation, saisie des textes, conception de la maquette :

- *Christiane Métayer*

Tirage réalisé par :

*IDEM*

*7, Rue Travot*

*49300 CHOLET*

**Parutions des adhérents d'ENCRE VIVES**  
**A retrouver sur les pages de notre site**  
**[www.encres-vives.fr](http://www.encres-vives.fr)**

*Victor Bouadjio :*

- Le MBA
- Demain est encore loin
- Esclavage, 150 ans après
- Les lucioles noires

*André Deguil :*

- Le carillon des temps maudits

*Meery Devergnas : (extraits)*

- La ronde des lutins
- Poésie clandestine Russe au XXe siècle
- Reflets dans le miroir
- Eve ou anti-Eve
- Reliquaires
- Les chants de la pitié

*Louis Frétellière :*

- Au fil de l'encre

*Arthur Gigot (Belgique)*

- David, de sa naissance à sa majorité
- David essaie de devenir un homme
- David fabrication de la crème à la glace
- Les aventures du baron David

*Patrick Gillet : (extraits)*

- La Néréide
- Fils du vent
- La terre des Bogolans
- vers de mer et d'ailleurs

*Pierre Gougeon : (extraits)*

- La saison des vendanges
- Le piano à quatre mains
- Au risque de vous déplaire
- Prélude et fugue
- Mystères d'école et...d'ailleurs
- Aurore

*Joseph Guédon :*

- Peu de mots, trop de mots
- Bonjour l'humour

*Jackline René :*

- Masculin, féminin

*Philippe Charles (Philippe Selrach) :*

- Insomnies d'un insomniaque
- Nouvelles insomnies, nouvelles fables
- Vagabondages poétiques
- En...Vers et contre tout

*Raymond Subileau :*

- Les mots de mon pétrin

*Gilles Troger :*

- Prétextes à philosopher
- Philosophies buissonnières
- Il fantaisie. Variations
- Au fil du temps

*Jean-François Zimmermann :*

- L'apothicaire de la rue de Grenelle

## EDITORIAL

Ennui ou Solitude.

Le choix de ce thème est pour le moins paradoxal vu la période où le recueil paraît. Le temps des Fêtes de fin d'année est par essence celui de la convivialité, de la Joie, de la Vie.

Pour la plupart des gens, foin de l'ennui ou autre solitude. Quoique...pour quelques-uns le ressenti n'en est que plus criant, voire insupportable.

Les aléas de l'existence ont parfois conduit des personnes à un isolement qui se mue en perpétuelle solitude. Cela même au cœur de concentrations urbaines où l'attitude la plus usitée est l'ignorance du voisin. Subir ou se complaire en cette situation engendrent inexorablement l'ennui ou la désespérance.

Il est aisé de comprendre que cette description est à cent lieues des « Joyeux Noël » ou « Bonne Année »...

J'ai rencontré des personnes qui vivent une solitude choisie et font de leur existence une réalité riche, insoupçonnée qui étonne même ceux qui font une autre expérience. La qualité de cette vie nimbe leurs auteurs d'une lumière diaphane qui séduit tous ceux qui les approchent, telle une force sereine. Pour eux point n'est besoin de fêtes ou commémorations : leur joie est permanente autant que leur bonheur est muet.

Les Encreviviens vous parlent d'Ennui ou Solitude sans céder automatiquement à la mélancolie. Qui en textes, qui en rimes, ils vous invitent à goûter aux essentielles subtilités du Bonheur ; celui-ci n'étant pas forcément au rendez-vous des célébrations bruyantes.

La Tragédie a des accents violents ou graves, tout autant que la Comédie s'exprime en termes guillerets ou primesautiers.

En ce recueil, vous apprécierez la palette poétique de nos auteurs encreviviens.

Je joins à ces vœux de plaisir mes souhaits de Bonne et Heureuse Année pour 2012.

Le président, Guy Roy

## *Saintes Solitudes*

*Mais de quel ennui  
Verlaine a pleuré ?  
N'ont pu le consoler  
Ni sagesse ni folie.*

*De quels impassibles fleuves  
Rimbaud est revenu ?  
Il ne le dit jamais  
En disant tout,  
Devenu pour lui-même  
Un étranger.*

*Quelles nuits ont désenchanté Musset ?  
Quel conseil à ce jeune homme  
Inconnu, La Bouteille à la Mer,  
De Vigny, à couvert ?*

*Quelle sage douceur  
Chez Baudelaire  
N'a pas trouvé sa paix ?*

*Multiplés solitudes. Lisons-les.*

*Jean-Pierre Constanza*

## Sans maman, *par Arthur Gigot*

J'avais six ans quand ma maman a quitté le foyer familial pour aller vivre avec un nouveau chéri. Je n'avais plus personne à qui tendre mes bras pour faire des cajoleries ni pour calmer mes pleurs, mes douleurs. J'étais devenu un enfant du divorce, un enfant de mauvaise graine. J'ai beaucoup souffert de cette absence d'amour de ma maman, de cette trahison maternelle.

A dix-huit ans, je me suis réfugié dans la cabane à outils du champ maraîcher abandonné. L'hiver commençait. Il faisait froid. Un soir une moto est arrivée. C'était un voisin. Il venait m'offrir de loger dans son garage et de prendre un repas chaud. Je n'aimais pas, mais devant son insistance, j'ai accepté le repas chaud. Je me suis retrouvé au milieu d'une famille. Je n'osais presque regarder personne, tant ma gêne était grande. A table, la dame me servit la soupe et de la louche, je voyais couler un liquide chaud et beaucoup de bonté dedans qui me réchauffa aussi le cœur.

Je suis retourné de plus en plus souvent dans la famille Hénin. C'était leur nom. Un jour, Monsieur et Madame Hénin me proposèrent d'être un enfant de plus dans leur famille. J'ai accepté. Peu après, Madame Hénin me demanda : « *Arthur, pourquoi ne m'appellez-vous pas maman ?* » J'étais surpris. Ce nom me rappelait tant de malheurs, d'abandons, de souffrances, et le lui donner à elle, si bonne, je n'ai pas su répondre. Elle me le demanda encore un peu plus tard avec un beau sourire sur son visage.

A notre mariage, elle remplaça l'absente. Pour mes petits-enfants, elle fut une bonne Mamy attentionnée.

Elle fut, pour nous, un monument de bonté, de générosité, d'enrichissement familial.

Aujourd'hui, elle s'en va, alors je veux lui dire, je veux vous dire : « *Au revoir, Maman.* »

## SOLITUDE

J'aime la solitude et son recueillement,  
Mes yeux ont souvent des larmes.  
Parfois, lorsque je veux m'exprimer,  
Sur ma joue je les sens couler.  
Mais mon cœur y trouve des charmes  
Une douce langueur s'empare de moi.

Lorsque la nuit couvre la prairie  
De ses nuages silencieux  
Je contemple le clair-obscur des cieux.  
Dans une heureuse rêverie  
Une douce langueur envahit mon cœur.

J'aime la nature et son silence,  
J'aime la mélancolie des sombres chants,  
J'aime et je répète, leurs sons charmants,  
Je fuis les feux brillants.

Dans ma douce solitude,  
J'aime à suivre un petit sentier  
Là, j'écoute le silence dormant.  
Je veux fuir le monde entier  
Et n'être plus qu'avec la nature,  
Le plus beau refuge !

Nuit de solitude ornée,  
Nuit brève étoilée,  
L'aube aux perles de rosée  
Décore les iris dorés  
Dans l'eau printanière du gué.



Lorsque j'égare mes pas au fond du bosquet,  
J'écoute soupirer la colombe amoureuse.  
Là, je souris à mon bonheur secret,  
En mon cœur s'efface toute plainte douloureuse,  
J'aime ma solitude et je suis heureux.

Albert Gauthier

## L'ennui ou solitude

L'Ennui attire l'ennui  
Ne pas créer l'ennui  
Ne pas abonder dans son sens  
Une alternance des plus variées !  
Il suffit d'un bon livre, d'une émission TV ou radio

« Et le tour est joué »

De même pour la solitude.

Solitude, tu restes, hélas !  
Oh ! Tu nous cramponnes !  
Loin de tous et de tout, tu es !  
Il est difficile de te combattre,  
Tu es seule, toute seule.  
Une éclaircie soudain arrive, une visite s'annonce ;  
Dialogue : envolé le cafard.  
Ennui et solitude,  
Comme l'oiseau, se rejoignent dans les cieux.

Thérèse Baudouin

## Les nostalgies du soir

Il n'est nulle pensée à cette heure indécise  
Qui n'échappe au filet des nostalgies du soir

L'épervier de la nuit déploie ses mailles noires  
Capturant les frelons des rêves inaboutis

Le sang glisse et caillotte dans les veines obscurcies  
Où sanglantent les mots, où les peines engourdis  
S'amassent au creux des rires souvent désatinés

Les mélancolies mauves des secrets asséchés  
S'insinuent dans les plis des souvenirs meurtris  
Où des mouches maçonnet, insolentes et impies,  
Les alvéoles obscènes des cris inentendus

Mes pensées s'enrésinent aux branches de sève blanche  
Que l'absence, malgré nous, accroche dans nos cheveux  
Sous mes doigts les écorces en appellent aux feux  
Qui veillent sous l'étoffe des vaines avalanches

Et, sans fuir, en confiance des racines aux ramures  
L'arbre se laisse aller aux frémissements clairs  
Que reflètent les eaux d'une image à l'envers

Mais revoilà le sombre, le givre et ses aiguilles  
Vite, un voile sur mes yeux contre les escarbilles  
Du silence dans mes mains pour écouter le monde  
Et de l'espoir pour deux contre la bête immonde

...

Patricia Blaisel-Malinska

## Un voyageur sans bagage

La dame blonde passa plusieurs fois devant la maison en lisant sur la plaque dorée « *CARMEN VOYANTE* ». D'une main tremblante, très émue, elle sonna. La femme brune qui vint lui ouvrir eut un sourire aimable. Très latine, tout de noir vêtue, à chaque pas ses longues boucles d'oreilles émeraude donnaient à son visage une ombre mystérieuse. Un bracelet en forme de serpent s'enroulait autour de son poignet et la tête du reptile reposait sur la peau blanche du bras. Les yeux noirs énigmatiques, se fixèrent un instant sur l'arrivante. Troublée, celle-ci pensa soudain que cette inconnue jouerait bientôt avec sa vie, comme au bilboquet.

*-Entrez, je vous prie.*

Avec un geste gracieux, elle la fit entrer dans un salon baroque. Sur un des fauteuils un chat dormait accablé de chaleur et son seul signe de vie venait du collier de perles bleues accroché à son cou, frémissant à chaque souffle. La femme blonde le caressa et pensa au plus important : *Il fallait que l'homme qu'elle aimait, revint.*

Carmen, la voyante jeta sur la femme un regard acéré. Elle en fut certaine ; dans un instant cette femme lui conterait une triste histoire d'amour. Elle la fit asseoir. Le salon était silencieux comme un champ de blé avec une odeur de patchouli flottant dans l'air, et avec dextérité elle commença à battre les cartes divinatoires en lui demandant de choisir treize cartes. Toutes deux regardèrent les cartes mantiques, face contre table, inquiétantes comme les orages d'été.

*-Je ne suis que celle qui vous donnera l'interprétation de ces cartes, dit-elle, pas votre destin ; ce dernier vous appartient.*

La dame blonde eut un rictus et la main sur son mouchoir se mit à pleurer.

*-Il est parti...Madame, encore une fois.*

*-Combien de fois ?*

*-Trois, Madame. Mais...reviendra-t-il ?*

La dame brune secoua ses boucles émeraude et s'apprêtant à retourner les cartes, resta la main dans le vide.

*-Vous aimez un récidiviste bien instable, un voyageur sans bagage.*

*-Je le sais, Madame. Il me dit simplement : Tu es forte, tu guériras. Une histoire banale.*

Carmen, la voyante lui tendit un autre mouchoir.

*-Cet homme a fait de votre passé en majuscule, un présent en minuscule.*

*-Reviendra-t-il encore, Madame ?*

Carmen la voyante retourna les cartes qui montrèrent leur visage.

*-Il reviendra bientôt, très bientôt. Mais comment faites-vous pour vivre avec un cœur estropié ?*

*-On ne vit pas Madame. On attend, on espère.*



*-Il reviendra, j'en suis certaine, mais sachez-le, beaucoup de gens ne changent jamais.*

D'une main douce elle eut un sourire et posa sa main sur l'épaule de la dame blonde.

*-Pensez-y, Madame.*

Avec un geste de compassion, Carmen la voyante, la raccompagna jusqu'à la porte. Une voix basse et lointaine lui dit « Merci. »

Sept jours plus tard, la dame blonde l'appela.

*-Il est revenu, Madame. Toujours le même, désinvolte et souriant. Je l'ai regardé avec lucidité, comme vous m'aviez dit. Un voyageur sans bagage. Un homme qui vous séduit au printemps, vous aime l'été, vous quitte à l'automne, et j'ai pensé que sous certains pas, certaines fleurs ne repoussent jamais. Peut-être avez-vous oublié de me le dire ! Je l'ai alors reconduit jusqu'à la porte.*

Carmen la voyante, eut un sourire perplexe. Les cartes ne mentaient pas mais les histoires qui en découlaient étaient parfois....Surprenantes.

Jackline René

## Avec ma solitude

Dans la solitude, le temps succède au temps,  
L'essentiel du moment n'est plus qu'une apparence ;  
Le fil des jours maudits étrangle le printemps  
Et ficelle d'aigreur la voix de ma conscience.

Le miroir de l'instant se trouble sans relâche,  
Transformant chaque voix en murmure confus  
Et même le ciel bleu tout doucement se tache  
Lorsqu'un tendre souhait se transforme en refus.

Avec la solitude, il ne reste pour vivre  
Que les bruits de la vie, que le chant des oiseaux,  
Que le feu du sarment qui enjôle et enivre,  
Que la main d'un enfant, que le bruit des ruisseaux.

Sur ce lit de néant, les frasques du destin  
Piétinent sans douceur les limbes de notre être ;  
Et quand nu, puis sournois, se montre le matin,  
L'ennui vient effriter mon cœur qui se salpêtre.

Dans ma solitude, les nuits ont goût de fièvre,  
Surtout, lorsque l'écho renvoie du firmament  
Les soupirs des amants que l'élixir enfièvre,  
Et qu'une berceuse lange amoureusement.

Dans cet isolement, incolore, frustrant,  
Toutes confidences que le vent nous fredonne  
Occultent le réel jusqu'au bord du couchant,  
Tandis qu'au grand galop, l'espérance ronronne.

Cette solitude quelquefois me fait peur  
Mais loin des migrations que la vie nous impose,  
Alors dirais-je un jour en cherchant le bonheur :  
Belle solitude, sur toi je me repose.

Louis Frétellière

## Au fil de l'âge

**A**vant l'adieu, l'au-revoir est plus sage  
Puisqu'on ne peut des ans arrêter l'outrage  
Dans la bonne humeur alors tenons langage  
Il est un temps pour tout et posons les bagages.

**R**ester entre amis au sein de l'aéropage  
Tant que les idées contrôlent le verbiage  
Ne pas s'appesantir sur les tares de l'âge  
Faire ce qu'on peut sans faire de tapage.

**Q**uand au fil des années viendra le péage  
Ne rien ajouter et sans bruit tourner la page  
Prendre la vie comme elle fut sans escamotage  
Avec ses peines, ses joies et ses avantages.

**D**evenir philosophe au fil du voyage  
Se souvenir qu'il ne s'agit que d'un passage  
Réjouissons-nous d'être encore sur le rivage  
Quand beaucoup, bien plus jeunes, ont quitté la plage.

**N**e dire qu'au-revoir, car l'adieu, c'est l'orage  
Du tourbillon fatal d'un dernier voyage  
Qui ferme les yeux en traversant les nuages  
Mais laisse pour lendemain le soleil en partage.

Raymond Subileau

## Complainte pour l'infini des solitudes

Compagne de toute vie aux couleurs ternes ou franches  
Malgré les soleils noirs des jours et des nuits blanches,  
Malgré les rencontres vécues dans une illusion de partage  
Tu reviens toujours dans le sombre des nuages  
*Voilés d'incertitude.*

Tu as creusé ta place dès l'enfance,  
Cachée dans des projets, parfois la chance,  
Accompagné les temps forts joyeux ou malheureux  
Illuminé des moments merveilleux  
*Masqués par la quiétude.*

Mais le temps qui paraît vide est source d'inspiration  
Propice à la rêverie, voire à la création.  
Tu fardes de poésie les choses et les mots  
Qui permet d'atténuer l'intensité des maux  
*Tu es devenue habitude.*

Malgré la beauté du diamant solitaire  
Et le parfum des fleurs dans leur éclat éphémère,  
Tu es présente quand s'évaporent les souvenirs du passé,  
Que les portes se ferment, au bout du temps programmé  
*Toi, la dernière solitude.*

## Espoir... et Déception

C'est l'histoire d'Augustine... Elle était née dans une petite bourgade du marais vendéen... Elle y grandit, aimant cet endroit où elle se sentait à l'aise... Mais voilà, qu'à l'aube de ses vingt ans, un garçon nommé Louis, vint lui conter fleurette, comme l'on disait à l'époque... Il lui plût, ainsi qu'à ses parents, tous les deux se lancèrent dans la vie et sur le marché du travail. Sans grande formation, l'un et l'autre, et parce qu'alors, c'était une solution, ils montèrent à Paris.

Paris... La ville des lumières, un peu éblouissante pour nos campagnards... Après quelques recherches, ils trouvèrent tous les deux un emploi. Augustine devint concierge dans une résidence qui abritait des gens de bonne notoriété. Elle ne chômait pas, toujours disponible pour les tâches souvent contraignantes et ingrates qu'on lui demandait.

La vie s'écoulait... Augustine et son Louis voyaient passer les années. A leur grand regret, ils n'avaient pas d'enfants... Alors, ils se raccrochaient l'un à l'autre. Honnêtement, ils gagnaient bien leur vie et économisaient en vue de leur vieillesse... L'âge de la retraite arriva... Hélas, Louis tomba malade, il fallut l'hospitaliser... C'était grave, très grave. Augustine l'accompagna, l'épaula jusqu'au bout, mais un jour, se retrouva seule dans ce grand Paris.

Que faire ?... Elle avait la nostalgie d'une famille, mais dans cette capitale grouillante et agitée, elle ne pouvait compter sur personne... Elle n'était pas retournée souvent dans son village natal, ses parents étaient morts depuis longtemps, mais, elle se disait que là, elle retrouverait des souvenirs, des amis et l'ambiance d'autrefois... Sitôt pensé, sitôt décidé... Elle prit contact avec le maire, le notaire, et

grâce au pécule amassé avec son mari, elle pût acheter une jolie maison confortable.

Malgré son chagrin d'être seule, elle voulait s'habituer et fit quelques essais de conversation avec les voisins, les commerçants... Mais, elle ne retrouvait pas vraiment son village et son environnement. Rien n'était comme autrefois. Il n'y avait plus cette convivialité, cette entente, ce partage des soucis et des joies... Elle ne connaissait pas la plupart des gens qu'elle rencontrait, et ils passaient...sans la voir... Quelle désillusion !

Voilà qu'une autre souffrance vint s'ajouter... Près de sa maison, il y en avait une autre qui abritait une famille avec des enfants... Elle s'était dit : « Comme ce sera bien, j'entendrai des rires, des chansons, et je pourrai, moi qui ai tant travaillé pour les autres, rendre quelques services, si l'on a besoin. »

Là encore, elle espérait, mais fut déçue... A son travail d'approche, on ne répondit pas, pire même... Pour l'éloigner, ses voisins l'accusèrent de petits larcins...qui n'existaient pas. « Elle nous vole nos bûches, elle va couper nos fleurs... » C'était bien sûr pour la tenir à distance, et méchamment, jeter le discrédit sur elle... Hélas ! Les bruits qui courent font leur chemin...

« Elle a bien changé la Parisienne, pensaient ceux qui l'avaient connu jadis, elle n'est même plus honnête... après tout on ne sait pas comment elle s'est enrichie... »... Et la rumeur, toujours la rumeur la poursuivait.

Toute petite, elle se faisait, en longeant les rues, persuadée qu'on la regardait, qu'on la critiquait, qu'on la déshabillait moralement... « Ah, si Louis était avec moi, il me défendrait, lui...mais toute seule, je n'ose pas. »

Pourquoi...pourquoi toute cette souffrance?... Il n'aurait pourtant pas fallu grand-chose pour que tout change...un regard bienveillant...un mot gentil...une main qui se tend...un beau sourire...

Elle qui pensait retrouver une joie de vivre, il ne lui reste qu'à rêver... au passé... aux fêtes de sa jeunesse... à l'amitié d'autrefois.

Pardon Augustine !.....

***(C'est une vraie vieille histoire !!!)***

Marie-France Joyeux

## Nuit

« 25 décembre, 1 heure 56. Elle pleure. Elle n'a pas enlevé son manteau ni sa robe de fête. Elle se regarde dans le grand miroir au fond du couloir. Cruelle volupté. Des larmes noires tracent des rigoles sales sur ses joues, la bouche rouge se crispe en grimace. Elle est laide quand elle pleure. Qu'importe, elle est seule et l'amertume de ses larmes lui fait du bien. La fête bruyante a pris fin, le réveillon, qu'elle partage depuis cinq ans avec l'autre famille de son fils, la nouvelle, celle qu'il s'est choisie, sa vraie famille maintenant. Et c'est bien pour cela qu'elle pleure, elle, l'étrangère. A-t-elle jamais été autre chose qu'une étrangère, qu'une sans famille. La femme d'à côté, pour plagier le titre d'un film célèbre. La revoilà seule dans son appartement. Et triste à mourir. Non pas triste d'être seule, triste d'être étrangère au monde. La porte -elle l'imagine immense, la dépassant de tout son poids d'acier- s'est lourdement refermée. Elle s'est retrouvée dehors, dans le froid, spectatrice, en deuil de sa vie. L'idée de la quitter l'a maintes fois traversée comme une fulgurance, puis à chaque fois, s'en est allée, chassée dans un frisson d'horreur. L'anéantissement définitif, elle n'a jamais pu s'y résoudre... »

Clémentine sentit l'émotion embuer son regard ; elle posa le roman à côté d'elle sur la table de chevet. Non, décidément, cette histoire était trop triste et d'ailleurs il était tard, elle était fatiguée, demain matin elle allait devoir se lever plus tôt que d'habitude. Pourquoi fallait-il que toujours elle jetât son dévolu sur des récits sombres qui alimentaient comme à plaisir son propre penchant au spleen ? Ne pouvait-elle opter une seule fois pour la légèreté, pour le simple divertissement ? Un roman facile et rafraîchissant avant de s'endormir, pourquoi ne s'accordait-elle jamais ce plaisir simple ? Lui était-il toujours nécessaire, dans ses lectures,

quand ce n'était pas en permanence dans son quotidien, d'aller explorer les arcanes de l'âme humaine, la sienne le plus souvent, avec en prime régulièrement, un bon coup de blues ? Avait-elle choisi par hasard ce roman dont le personnage principal lui ressemblait autant ? Ou avait-elle besoin de creuser encore et encore le lit de ses larmes ?

« Petite fouilleuse d'âme ! Te voilà encore à chercher le pourquoi et le comment des choses ! Ne peux-tu laisser aller la vie simplement ? » Ce n'était pas à Clémentine qu'étaient adressés ces mots-là. La « petite fouilleuse d'âme », ce n'était pas elle, mais sa mère qu'on avait désignée ainsi dans la famille. Le terme exact était allemand : *Seelengräber*. Par quelles voies étranges la génétique avait-elle conduit Clémentine à reproduire avec passion, et pour son désagrément cette activité taraudante qui l'entraînait dans les marais mouvants de la tristesse. L'histoire de cette femme la touchait au plus profond d'elle-même. Quelle résonance, quel écho trouvait-elle en elle ? Sa vie rassemblait pourtant tout ce dont elle avait besoin pour être heureuse. Dans le flottement cotonneux du demi-sommeil, Clémentine revit les événements des semaines passées : l'attente impatiente et joyeuse du bébé, la perspective d'un Noël et d'un 31 décembre pour une fois bousculés, et puis son arrivée en avance de deux semaines. C'était son premier petit-fils et la semaine qui avait suivi sa naissance avait été lourde de joie profonde et de gravité souriante. Il y avait eu les visites à la clinique, les babillages feutrés des uns et des autres autour du petit miracle dormant, la fierté des parents et les premières photos. La mystérieuse lutte venue du fond des âges s'était accomplie une fois encore, ici même, derrière les portes closes où officient les sages-femmes, ces discrètes héroïnes du quotidien. De visite en visite, un sentiment puissant d'attachement à ces trois êtres s'était développé en elle. Ce petit garçon tout neuf concentrait dans chacune de ses cellules un fragment de sa vie à elle. Il la liait directement par le biais d'un ADN partagé à cette jolie

jeune femme, étrangère il y a peu encore à sa propre vie, qui lui avait donné naissance. Comme elle s'était sentie remplie, alors, comme elle avait savouré ce nouveau lien bien réel ! Une fois celui du bébé coupé, un cordon ombilical d'un autre genre, invisible celui-là, mais non moins nourricier, s'était étiré entre elle et « ses » enfants, comme disaient ses amis. Elle était du même coup raccordée à la vie de cette nouvelle petite famille, elle, la solitaire, qui avait préféré mener seule sa barque après un mariage et un divorce rapide. Ils l'avaient épatée « ses enfants », la construction bien charpentée de leur couple, elle avait pu en suivre année après année l'évolution. Son fils s'était fondu avec naturel et facilité dans une belle-famille tentaculaire et enveloppante. Il avait été adopté par tous les membres que sa grande gentillesse avait séduits. Lui, le fils unique, avait su bâtir et consolider la famille que sa mère n'avait pu bâtir pour elle-même. Clémentine avait été très heureuse de le voir s'épanouir. Ses traits réguliers et fins ne s'étaient pas, comme souvent à l'âge adulte, accusés, ils s'étaient au contraire adoucis et l'harmonie grandissante de son visage était relevée par tous ceux qui l'approchaient. Clémentine savait bien que ce n'était pas d'elle qu'il tenait cette délicatesse de traits et s'étonnait au contraire de la ressemblance que d'aucuns leur trouvaient malgré leurs différences. « Vous avez les mêmes mimiques, il a beaucoup de vous », se plaisait à dire sa belle-fille. Ah bon ? Soit.

Alors pourquoi ? Pourquoi cette tristesse, brume légère tout d'abord, vaporeuse, presque imperceptible, puis plus pesante de jour en jour, s'était-elle posée sur ses épaules pour ne plus la quitter et l'envahir complètement, faisant perler une larme, puis une autre dans toutes les circonstances de son quotidien ? Que cela voulait-il dire ? Ces chagrins maintenant subits et violents la laissaient chancelante et désespérée. Il s'agissait de questionner cette douleur, elle ne pouvait la laisser agir à sa guise, faire d'elle sa marionnette. Des années de divan l'avaient familiarisée avec l'interrogation

psychanalytique. On allait lui demander des comptes à cette douleur. Elle allait devoir s'expliquer. Clémentine ne voulait pas se contenter de l'amadouer façon Baudelaire « *Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille. Tu réclamaïs le soir, il descend, le voici.* » Et patati et patata !! Il ne s'agissait pas d'en faire une amie, de la choyer comme une enfant malade. Non, non, il fallait la frapper en plein cœur, la réduire à une petite mélancolie de rien du tout, puis, avec un peu de patience, la faire disparaître complètement. Et avec un peu de chance encore, on arriverait peut-être même à ce qu'elle esquissât un sourire, pâle et mouillé de larmes d'abord, puis de plus en plus franc. Plus facile à dire qu'à faire, ma pauvre Clémentine. Terrasser la douleur, voilà une entreprise bien ambitieuse. Elle était venue au rendez-vous de son propre chef. Personne ne l'avait invitée à la fête. Elle persistait à s'installer cependant, refusait de s'en aller bien que personne ne comprît ce qu'elle était venue faire là. Clémentine se fit analyste de fortune. Elle voulait en savoir davantage et tenta un début d'enquête. Voyons. Récapitulons les faits. Un petit garçon merveilleusement fait, pourvu en miniature d'une bouche aux lèvres délicatement ourlées. Les plis et les replis des petites oreilles, les ongles lilliputiens, parfaitement dessinés, tout laisser augurer que la nature, une fois encore, avait bien accompli sa périlleuse mission. Des parents étonnés et radieux. Pur bonheur. Pur moment de partage. Alors pourquoi ?

Pourquoi ? Sur le grand échiquier de la vie les pièces s'étaient insensiblement déplacées. Dans quelle case s'était glissée Clémentine ? Quelle place les joueurs lui avaient-ils réservée ? Elle se sentait reléguée aux confins du damier, oubliée, incapable de revenir dans la partie, inutile et exclue.

Oui, voilà, le grand mot, lâché. Elle s'était sentie exclue. Dehors, devant la porte fermée. Plus que jamais, elle se sentait « dehors » On n'avait plus besoin d'elle. Elle était

devenue un astre lointain, un satellite, la nouvelle petite planète pouvait continuer seule sa course, pivotant librement sur elle-même et façonnant son propre destin. Et il y avait cette autre famille, la belle-famille de son fils, nombreuse, chaleureuse et accueillante, du bruit, des enfants qui seraient les compagnons de jeu du nouveau venu tout naturellement. Elle, Clémentine, qu'avait-elle à donner ? Elle n'avait qu'elle-même à offrir. Cela fera-t-il l'affaire d'un bambin qui bientôt se redressera sur des jambes chancelantes mais bien décidées à tout explorer sur leur passage ? Allait-elle fermer cette porte ? Ou plutôt, comment allait-elle faire pour l'ouvrir grand, aussi grand qu'elle le pourrait ?

Lui revenaient en mémoire toutes les portes de sa vie, les unes se refermant sur elle, douloureuses, les autres, bien plus nombreuses, fermées par ses propres soins. Elle s'était enfermée peu à peu ; parfois même il lui semblait que son propre corps était devenu sa prison. Elle aurait voulu s'en échapper, devenir immatérielle tant elle se sentait limitée par sa matière brute.

« Ah ! Clémentine ! Tu te roules comme à plaisir dans la fange nauséabonde de la douleur ! Quel triste plaisir en retires-tu ? Ta quête du malheur t'entraîne vers des abîmes sans fond. Tu es bien plus noire que l'héroïne du roman que tu as déposé avec lassitude sur ta table de chevet tout à l'heure. Oh et puis, fais comme bon te semble après tout ! Enroules-toi bien étroitement autour de la spirale du malheur et laisse-toi sombrer, si cela te chante. A nous trois, nous ne pourrons rien pour toi, si tu n'y mets pas un peu du tien. »

« Mais qui êtes-vous pour me parler ainsi ? Je ne vous connais pas ! »

« Mais si, Clémentine, regarde-nous bien, nous nous sommes rencontrées bien des fois, tu nous a souvent entrevues, pas

toujours reconnues et parfois rejetées. Nous sommes tes amies, Clémentine, pourquoi nous négliges-tu à ce point ? Ne sommes-nous pas là pour te présenter l'autre face des choses, la plus souriante ? »

« Mais qui êtes-vous à la fin ? »

« Moi, je suis la Joie, et elle, s'appelle la Sérénité. »

« Oui bon, la Joie, je connais, mais elle, là-bas, comment disais-tu déjà ? La Sérénité ? Non, connais pas ! Jamais entendu parler ! Mais, ne disais-tu pas que vous étiez trois ? »

« Ah oui, lui tu sais, il est toujours un peu en retard, mais il nous a assuré qu'il viendrait nous épauler dans notre difficile tâche auprès de toi. Tu connais les hommes, toujours un peu à éclipse, souvent là où on ne les attend pas, parfois cruellement absents. Nous, les filles, tu peux nous faire confiance, tu peux nous rencontrer quand tu le désires. Il suffit que tu le veuilles. Ce n'est pas si compliqué, mais je te le répète : il faut le vouloir. »

« Vous ne m'avez-pas dit son nom à ce Monsieur ? »

« Ah ! Mais oui, c'est le Bonheur. »

« Connais pas celui-là non plus. Le Bonheur ! Le Bonheur ! Je déteste la mièvrerie de ce mot. »

« Allons, ne te fais pas plus noire que tu n'es, Clémentine ! Ils sont légion ceux qui aimeraient le rencontrer. Et toi, que fais-tu ? Tu le fuis avec obstination ! Pardonne-moi, mais je te trouve un peu sotté ! Allons, tu verras, tu changeras d'avis quand tu auras fait sa connaissance. »

Un rai de lumière filtrait à travers le voile mince des rideaux. Un jour nouveau se levait qui avait effacé la sombre lecture de la veille. Ces pages d'une tristesse infinie avaient résonné en elle, avaient rouvert les portes de sa propre tristesse qu'elle croyait à jamais fermées. Clémentine ouvrit les yeux, mit quelques secondes à remonter à la surface de son rêve, regrettait de devoir clore le dialogue nocturne avec ces agréables comparses. Le troisième n'était pas venu au rendez-vous, mais peut-être la nuit prochaine, si elle patientait encore un peu, si elle rouvrait la porte du rêve, peut-être qu'alors, elle le verrait s'approcher de leur petit groupe, d'un pas lent et sûr. Et cette fois, oui, elle le reconnaîtrait et elle insisterait pour qu'il vînt, ne serais-ce que de temps en temps, lui rendre visite.

Andréa Wiemert

## NOCTURNE

Cette nuit, j'ai entendu hennir  
Les hordes de l'apocalypse  
Leurs hurlements sauvages  
Glaçaient mon sang d'effroi  
Ils galopaient en rangs serrés  
Tout droit  
Fonçant d'un seul élan  
Vers d'invisibles pistes.

Sous leurs sabots le sol  
Crevait en étincelles  
Le ciel incandescent  
Sombrait  
Regards déments  
Cinglés par leurs propres crinières  
Les chevaux de la mort  
Allaient quérir leurs cavaliers.

Meery Devergnas

## Solitude

Quand on parle de solitude  
On se sent désorienté  
Ou bien c'est l'habitude  
D'être vraiment trop dorloté.

Etre tout seul dans la montagne  
Dans les Rocheuses, en Sibérie  
C'est là que le cafard vous gagne  
De quoi y perdre votre vie.

Heureux barreur le cœur en fête  
Quittant le port un brin heureux  
Tout seul au cœur de la tempête  
Au milieu des remous furieux.

Dans une foule on se bouscule  
Tout horizon s'en est allé  
Alors on se sent minuscule  
Mû par un flot endiablé.

Seule la nuit la sentinelle  
Le cœur battant, l'oreille au guet  
Croit voir des fantômes rebelles  
Mouvants comme des feux follets.

***Perché sur son quartier de lune  
Bien seul au cœur du firmament  
Pierrot chante son infortune...  
La solitude du moment.***

André Deguil

## Ciel d'orage

Dans le ciel poudroyant d'incandescentes flammes,  
Incendie que le ciel allume chaque soir,  
Témoins hallucinants des mystérieux drames  
Que l'azur infini laisse entr'apercevoir...



Sont-ce âmes de damnés glapissant de souffrance  
Au rythme haletant des frissons de la mer ?  
Ou brillants hosannas en forme de louange,  
Joyeusement échappés de gouffres amers ?

Ce kaléidoscope aux multiples visages  
A chaque instant se décompose et puis renaît,  
Offrant à nos regards ses étranges images...

La Belle Au Bois Dormant, en son riche palais,  
Soudainement d'un coup de baguette magique  
Fait surgir une tour aux reflets mirifiques.

Emile Salmon

## *Solitude*

*Il m'avait écrit que la mort n'est rien,  
Qu'il partait simplement dans la pièce d'à côté...  
Chaque jour qui passe étire le chemin  
Qui relie mon cœur à son cœur arrêté.  
Et moi je vis. Et moi je pleure. Et moi j'attends.  
Chaque soir je lui demande : « C'est comment là-haut ? »  
Mais rien, pas de réponse à mon oreille chuchotée.  
Plus de bruits de pas quand je rentre le soir,  
Plus de rires, plus de regards, plus de mains enlacées.  
Pourtant, là-haut ou à côté,  
Peut-être me voit-il, peut-être m'entend-il.  
Le saura-t-on jamais ce qu'il y a dans la pièce d'à côté ?  
Ici, c'est la solitude. Infinie. Ecrasante.  
Qui m'étreint, m'enveloppe.  
M'enlace. Me submerge. Mais je dois demeurer,  
Rester là, être moi, me relever pour lui, pour les autres.  
Aller de l'avant, progresser, cheminer  
Vers un avenir sans lui, vers un avenir sans « nous », à jamais.  
Mais l'amour ne meurt pas, il avance avec moi, me soutient,  
Me porte, me fait sourire parfois, même rire lorsque reviennent  
à moi,  
Les moments heureux, les moments doux, les moments de  
musique.  
Pierre, ton absence me ronge, je te cherche, tu me manques  
Mais dans la pièce d'à côté, inondé de la lumière divine, ton  
âme et ton amour flamboient,  
Et diffusent vers moi de chauds rayons qui traversent le  
mystère de l'au-delà.*

*Valérie Pollet-Gougeon*

## Il n'est que temps

Dans la cité aux mille immeubles  
Ne suis qu'un point, qu'une fenêtre  
Piteux, je traîne mon mal-être  
Qui s'incruste dans mes vieux meubles.

Il y a peu c'était la foule  
En mon salon nombre d'amies  
Faisaient assaut de poésies  
Jusqu'à plus soif, tant que m'en saoulient.

Un cataclysme est advenu  
Hier adulé, demain honni  
Par les mêmes je fus banni  
Leur abandon m'a mis à nu.

Comme statue, je suis prostré  
Paralysé d'esprit, de rime  
M'interrogeant ; quel est mon crime  
Pour être ainsi défenestré.

Ma verve échoua sur les brisants  
Trahie par de traîtres fanaux  
Qui muèrent mes mots en maux  
Les jaloux sont fort médisants.

Je n'ai pas jeté l'écrivoire  
Laissant mon huis ouvert au vent  
Fragile maille qui souvent  
Recueille une rime en mémoire.

Ma plume court en solitaire  
Sur les feuillets jaunis du temps  
Quand reverrai-je le printemps  
En mon réduit épistolaire ?

Je rêve ou l'on toque à l'étude ?  
Voici qu'un essaim de poètes  
M'invite pour les « Mots en Fête. »  
Foin de l'Ennui ou Solitude !

Il n'est que temps ! Noël arrive  
Bougies, cadeaux et compliments  
Souhais heureux du Jour de l'An  
Enluminant les Encres Vives.

Guy Roy



## Ersatz !

Abasourdie, la jeune femme découvrait :  
Chez elle, de rentrer, lui devenait corvée ;  
Sans même y penser – comme une lutte larvée –  
Jusqu'à l'ultime moment, elle renâclait.

Six mois tout juste auparavant  
A l'écart de la foule et des gratte-ciels,  
Elle emménageait dans un appartement  
D'un paisible et lointain quartier résidentiel.  
Ce devait être son oasis de silence  
Un antidote au tohu-bohu intense  
Qui accompagnait ses journées :  
Au contraire, à peine la porte refermée,  
Ce calme tant espéré secrétait la peur  
Au point de l'affoler, de provoquer ses pleurs.  
D'une pièce à l'autre elle tournait en rond  
Cherchant à quoi elle occuperait sa soirée ;  
Se traînant çà et là, perdant son bel aplomb,  
En proie au trac, à l'angoisse irraisonnée ;  
Horriifiée de se parler et d'errer sans but.  
De ne percevoir que ses propres pas  
En l'attente d'un sommeil qui ne venait pas.

Afin de chasser l'ennui, -du moins au début-  
S'ensuivit une période farfelue.  
A partir de recettes qu'elle avait lues  
Elle mijota de prouver ses talents  
Dans de savantes préparations culinaires.  
Il lui parut qu'on pouvait aisément  
-en intellectuelle gourmande exemplaire-  
Devenir fin cordon bleu  
Sans nul besoin de sortir de polytechnique.

Quelques soins judicieux,  
Voire quelques exercices pratiques  
Lui assureraient avec brio  
De savoir trousser une épigramme... d'agneau.  
Touiller une sauce sans qu'elle se gâte  
Ou lui apprendraient à pétrir la pâte  
Avec l'onctuosité d'un prélat bénissant...  
En dépit des instructions suivies à la lettre  
Et du pesage minutieux des ingrédients  
Elle enregistra, il lui fallut l'admettre,  
Coup sur coup des échecs plutôt cuisants.  
Ses plats prenaient un fumet de brûlé  
Et sa pâte au hasard devenait, se jouant d'elle,  
Non point matière à tarte... mais à modeler  
Avant d'aboutir en finale à la poubelle...

Alors dans un paroxysme de désespoir  
Un soir se résignant à jeter l'éponge  
Elle exorcisa sans plus surseoir  
Un à un les fantasmes de ses songes.  
Pourquoi ce fatras de tâches ménagères  
Dont elle avait horreur, qui devenaient calvaire ?  
Au lieu de se simplifier grandement la vie  
Pourquoi continuer ces folies, ces tintoins  
Qui gloutonnaient son temps avec si peu de soins ?

Elle eut soudain très envie  
De s'épargner l'ennui de regarnir sans fin  
Les fleurs de ses vases, les fruits de ses corbeilles  
Et... qu'à la réflexion, feraient aussi bien  
Même assurément merveilles.  
Par l'exubérance de couleurs exotiques,  
Fougères, cactus ou bananes en plastique.

Pour donner un semblant de vie à son logis  
De la ville, il lui manquait les heurts, les bruits.

Une cassette lui procura le folklore  
Dont elle avait besoin comme fond sonore.  
Avant de s'en aller coucher dorénavant,  
Dans un décor hallucinant de gyrophares  
Elle fut ravie d'écouter un long moment,  
-en concurrence avec un strident tintamarre  
De vrombissements de motos énergumènes-  
Une cacophonie de klaxons, de sirènes.  
De crissements de pneus, de coups de freins.

Puis à sa table s'installant, l'esprit serein,  
Pour son plaisir elle rédigeait des annonces :

*« JF cheveux mi- longs  
Yeux noisette, adorable  
Rech. M. libre ou non  
Pour moments agréables »*

*« Douce, romantique, aimant la nature  
Rencontrerait M. bcbg, attentionné  
Câlins et + à mesure  
Si affinités »*

Qu'elle s'empressait de jeter au panier  
De peur que le hasard lui trouvant réponse  
Vienne zigzaguer son univers familial.

Mais là, « dans son appart », sous la nuit étoilée,  
Chez elle enfin, elle s'endormait, apaisée.

Philippe Selrach

*« Je lui ai parlé de la lumière du soleil et de ces gens qui, soudain, rallument votre vie, comme si, enfin, un jour, l'espoir revenait... »*

Seulement voilà, le malheur est sournois et toujours en embuscade !

La maison, vide et lugubre, s'avère un miroir glacé qui vous renvoie, en pleine figure, l'écrasante solitude. Les murs suintent un mélange de tristesse et d'ennui. Et c'est là que se mesurent plus encore les dégâts.

Des violences imperceptibles de l'extérieur, mais une âme portant les stigmates de coups, assénés sans pitié. Des douleurs souvent profondes qui restent à l'intérieur. Celles provoquées par les humiliations, la domination, le chantage, les faux-semblants... Elles produisent malheureusement des effets dévastateurs.

Que dire des beaux parleurs et autres flatteurs qui, après avoir utilisé leur pouvoir de séduction vous abandonnent et vous oublient au milieu du gué ? Les belles paroles et les grands mots vous donnent forcément l'envie d'y croire. Difficile de ne pas tomber dans le panneau. L'imposture est dans l'air du temps. Impitoyable pour les victimes.

Tous les coups sont permis dans cette grande machine à broyer de l'humain.

Se taire ? Parler ? Partir ? Rester ? Mais, pour quoi faire ?

Et pour qui ?

Christiane Métayer

## La bouteille à la mer



A la fin de l'automne, quelques grandes marées  
Vomissent sur le sable et entre les rochers,  
Des objets incertains, des troncs, du bois flotté,  
Revenus d'outre-mer, ou, anciens naufragés.

Dans les criques étroites, des algues desséchées  
Côtoient les os de seiches et les cordes tressées,  
Que les mains des pêcheurs ont si souvent halées,  
Pour remonter à bord les poissons étonnés.

Dans l'odeur aigrelette des plages encombrées,  
Je cherche quelquefois sans jamais le trouver,  
Le message en bouteille qu'un Ulysse égaré  
Aurait pu, pour sa belle, tendrement rédiger.

Ma quête, jusqu'alors, j'avoue, n'a rien donné,  
Il n'y a, sur la grève, nouveau Mont de Piété,  
Que les débris d'un monde de tristes plaisanciers,  
Pour qui, la mer, encor, ne sert que de jouet !

Ah ! Rendez-moi Ulysse, Narcisse ou bien Orphée,  
Avec tous leurs défauts et leur naïveté,  
Qu'ils enferment pour moi dans un flacon bouché,  
Un message d'amour qui m'aide à espérer.

Maurice Michenaud

## Cruelle solitude

Blasé, mon quotidien s'étiole dans l'espace,  
Sonde les abysses, néglige sa besace.  
Le temps est peu bavard, lové dans le néant.  
Je scrute l'horizon du matin au couchant.

Venant de nulle part, puis ralliant l'infini,  
L'ombre des souvenirs me laisse démuné.  
Rude solitude qui m'agrippe et me blesse,  
Laisant mon cœur flétri, en proie à la détresse.

Je vis comme en exil, sans regards familiers,  
Pétrissant dans la nuit les soucis journaliers.  
Dans mon for intérieur où planent les absences,  
Se mélangent parfois des voix et des silences.

Blessures du passé, trahisons du présent,  
La vie m'a imposé un triste châtement...  
Vivre solitaire, résigné, dans l'ennui,  
Ou cheminer sans fin vers mon éden enfui.

Quand l'âme est dépouillée, écorchée, mise à nu,  
Têtue, elle poursuit l'invisible ingénue.  
Que d'obscurées pensées occultent le soleil !  
Elles gèlent mon cœur et violent mon sommeil !

Tu éloignes de moi les limbes du bonheur,  
Je me sens désarmé, le monde me fait peur.  
Fadée solitude, sauvageonne maîtresse,  
Quand me quitteras-tu ? Fais-moi une promesse.

Louis Frétellière

## *Feuille d'argent*

*En automne, chutent les feuilles.*

*J'en ai ramassé une, qu'on ne m'en veuille.*

*Près d'une échelle ou un jeune homme,*

*Avait taillé une haie aussi bien qu'un homme.*

*Pas comme les autres, elle était en papier.*

*Hésitant, je n'ai pas voulu la garder.*

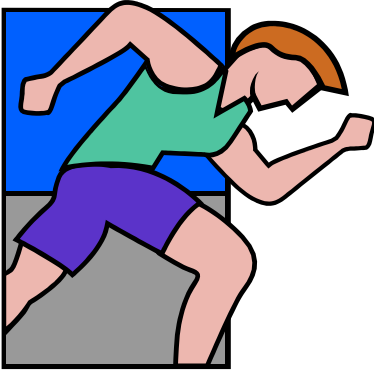
*Et j'ai décidé de la mettre*

*Tout simplement dans sa boîte aux lettres.*

*Après sa joie de la retrouver, peut-être,*

*Se sentira-t-il seul à ne pas me connaître ?*

*Arthur Gigot  
(Belgique)*



## Le coureur de fond

De bon matin, par tous les temps,  
Hiver, automne, été, printemps,  
Le marathonien part sur la route,  
Le regard dans le doute.

Une seule pensée l'obsède.  
Améliorer son record...

Il s'entraîne... encore et encore.  
Loin de l'ennui,  
Contemplant la nature.  
L'œil toujours vigilant,  
Au passage, se méfie des voitures.  
La sueur lui colle au maillot.  
Qu'importe, il avance au p'tit trot.

Soudain, la blessure est là  
C'est trop bête  
Une déchirure musculaire  
Le cloue net !!  
Fini la foulée de belle amplitude.  
C'est la désolation, la grande solitude.

Malgré le désarroi, la détresse,  
Un marathonien n'abdique jamais.  
Dans un mois, il repartira,  
Le cœur en liesse.

Joseph Guédon

# Tir croisé

*Par Emile Salmon*

## -1) Lettre de Patrick à Anne

Ce 15 mars – 11 h

Chère Anne,

Ce n'est pas sans quelque hésitation que je t'écris cette lettre, car je sais qu'elle va te faire mal, très mal et je déteste faire mal. Tu me rendras cette justice que tu ne m'as jamais vu faire souffrir volontairement, ni un animal, ni, à plus forte raison, un être humain que j'aime. Mais il est des situations qui ne peuvent durer, des circonstances dans lesquelles il devient nécessaire de trancher dans le vif. Nous sommes, depuis un certain temps déjà, dans une telle situation.

Que faisons-nous encore ensemble ? Telle est la question que je ne cesse de me poser après des mois de réflexion, d'attente, de tergiversations. La réponse qui s'impose est : rien. Si mon travail me retient souvent, trop souvent à ton gré et au mien, loin de notre foyer, c'est lui qui nous permet, pour une large part, de vivre et d'élever notre fils. De ton côté, ta vie professionnelle t'absorbe de plus en plus, au point que nous avons dû mettre Nicolas en pension pour lui permettre de trouver une certaine stabilité, à défaut du vrai foyer que nous ne pouvions plus lui assurer. Quant à nous, nous ne nous retrouvons plus que de loin en loin, pour quelques heures pendant lesquelles ma présence paraît d'ailleurs te peser. Nous ne faisons plus l'amour que très rarement, et même dans ces brefs instants d'intimité, tu n'as plus l'ardeur que tu

manifestais jadis. Même dans mes bras tu sembles ailleurs et j'en arrive à me demander si, à l'occasion de tes voyages d'affaires, tu n'as pas rencontré un autre homme auquel tu réserves tes élans de tendresse. Simple supposition, bien sûr, mais je me demande si « cette Claude », avec qui tu travailles et dont tu parles si souvent avec enthousiasme, n'est pas en réalité « un Claude » et si vos rapports se cantonnent au seul domaine professionnel.

Quoi qu'il en soit, je pense qu'une séparation, au moins provisoire, nous permettrait de faire le point sur l'effritement de notre couple et de voir ce qui peut encore être sauvé, avant de prendre une décision définitive.

Tout cela me navre plus profondément que je saurais le dire. Je revois les sept années qui viennent de s'écouler. Je revis en pensée les merveilleux moments que nous avons vécus ensemble ; je n'ai jamais cessé de t'aimer, mais il faut être lucide et reconnaître que nous sommes en plein naufrage. J'attends ta réponse avec impatience, Chère Anne, et je t'embrasse tendrement.

*Patrick*

## -2) Lettre d'Anne à Patrick

15 mars – 11 h 30

Mon pauvre chéri,

Voilà bien longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de t'écrire. Il est vrai que, si nous ne nous voyons plus très souvent, nos absences, à toi comme à moi, ne sont jamais très longues et le téléphone suffit pour les nécessités de la vie quotidienne et les banalités d'un vieux couple. Car c'est bien ce que nous sommes devenus, un vieux couple, et cela en sept ans ; nous n'avons, si j'ose dire, pas perdu de temps.

Tu me trompes depuis deux ans. Inutile de nier, je le sais et même je l'ai su très vite. Tu ne devais pas ignorer, avec ton expérience des femmes, qu'elles sont intuitives. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille ? Un changement d'attitude de ta part à mon égard. Avant, lorsque tu rentrais de tes voyages d'affaires de deux ou trois jours, nous passions des soirées très câlines. Et puis, brusquement tout a changé. Tu as prétexté la fatigue des déplacements et j'ai très vite pressenti que la fatigue, si fatigue il y avait, était moins imputable au travail ou au trajet qu'à d'autres activités moins avouables. Si tu n'avais plus envie de moi –je te connais bien, Patrick-, c'est qu'une autre femme satisfaisait ton érotisme. Je n'ai rien dit, pensant que tu avais renoué avec tes anciennes habitudes de célibataire, qu'il s'agissait de passades dont tu te lasserais rapidement et que tu me reviendrais. Mais les choses ont duré. Un jour que je cherchais sur ton ordinateur le numéro de téléphone d'une amie, j'ai remarqué juste après son nom (le classement alphabétique t'a trahi !), les coordonnées d'une femme que je ne connaissais pas. Or, en épluchant les

relevés de nos communications, j'ai découvert que tu l'appelais régulièrement à la maison à chaque fois que tu t'y trouvais, à une heure où tu te réfugiais dans ton bureau pour travailler.

Pas besoin de faire d'enquête, les choses étaient claires pour moi. J'ai essayé de t'en parler, un soir, mais tu as éludé mes questions et, le lendemain, le nom de cette femme avait disparu de l'ordinateur. Pour moi, cela avait valeur d'aveu. Quand tu ne pouvais m'éviter et que nous faisons l'amour, de plus en plus rarement, je sentais que tu pensais à « l'autre » et je me sentais bloquée, d'autant plus que tu n'étais guère enthousiaste, toi non plus. L'homme que j'avais aimé n'existait plus et j'ai tout doucement cessé de t'aimer. Je ne t'ai jamais questionné, sachant que tu me mentirais encore. Alors, pour combler ma solitude affective et sensuelle, j'ai cédé aux pressions d'un homme avec qui je travaille. Tu sais, cette fameuse Claude dont je te parlais souvent, c'était lui. Peut-être est-ce qu'en t'en parlant j'espérais éveiller ta curiosité, susciter ta jalousie...

Maintenant, Patrick, notre histoire est vraiment terminée. Claude m'aime et je crois que je l'aime moi-même suffisamment pour le suivre. Quant à Nicolas, il restera en pension pour le moment et nous le partagerons pour les vacances. Il est encore trop jeune pour comprendre, mais ce n'est évidemment qu'une solution provisoire.

Conclusion : Quand tu rentreras demain, fatigué comme d'habitude, tu ne trouveras plus trace de moi dans l'appartement, rien que cette lettre. Et nous ne nous reverrons qu'au tribunal pour régler les formalités de notre divorce. Tu m'as souvent dit que tu n'aimais pas faire souffrir. Eh bien, rassure-toi, je ne souffre pas, enfin, je ne

souffre plus. Je vais refaire ma vie avec Claude et tu ne seras plus pour moi qu'un souvenir.

Bye, bye, mon pauvre Patrick et sois heureux avec « elle » En attendant d'en trouver une autre qui soit libre, car j'ai cru comprendre, ayant suivi du salon une de vos conversations (ce n'est pas dans ma nature ni dans mes habitudes d'écouter aux portes, mais j'éprouvais le besoin de savoir), qu'elle était mariée et que son mari était très jaloux.

Rassure-toi, je ne te dénoncerai pas : votre histoire ne me concerne plus. J'ai choisi mon avocat et je t'indique ses coordonnées pour que tu ne t'adresses pas à lui.

*Anne*



E... ou... S

*Je me souviens de...*

*D'un long chemin*

*D'une étoile*

*D'une rose*

*D'un sourire*

*D'un son*

*D'une vibration*

*D'un éclair interne*

*D'un jour de soleil*

*Pour hier, aujourd'hui et demain*

*SOLITUDE ou ENNUI*

*Monter l'escalier de la Médiathèque  
C'est planter l'ARBRE de nos SAVOIRS*

*Maïthé Ménard-Portugal*

## Le fantôme de Capucine

La pluie glissait sur les vitres, tombant sur le sol en peau de chagrin. Du revers de la main, Capucine chassa deux larmes transparentes coulant avec nonchalance sur son visage. Le front sur la fenêtre, elle regarda la rue. Ces gens pressés, aux yeux éteints, étaient-ils heureux ou malheureux ?

Le fantôme qui habitait son corps et son âme depuis quelques temps lui soufflait cette question. Et le fait d'en connaître la réponse lui donna la nausée.

Elle se regarda dans le miroir et s'interrogea. Depuis combien de temps cet intrus insaisissable était-il présent dans sa vie ? Elle ne savait plus. Il y avait eu son divorce, la maladie, la perte de son travail et alors il s'était installé, sournois, presque fanfaron, la laissant exsangue et vulnérable. Ensuite, elle avait constamment senti sa présence et lorsqu'il lui avait soufflé qu'elle était peut-être arrivée à un tournant de sa vie, dans un sursaut de lucidité, elle s'était demandé s'il ne voulait pas l'achever.

« Une dépression » avait dit un homme éminent. Elle avait hoché la tête et le long du chemin s'était dit « Je vais vivre avec un fantôme ! » Ensuite, entre eux s'était créé une relation inquiétante et sans filet.

Au début, elle l'avait écouté comme on écoute un coquillage, ensuite elle avait eu sur le visage et en permanence, un air buté avec un pauvre sourire clandestin.

Les jours passants, il avait fait d'elle, un extérieur lisse avec un intérieur cahoteux, et surtout une impassibilité

trompeuse. Un jour, alors que des amis l'avaient bousculée pour sortir un peu, elle avait dit au milieu du repas :

« Certains mots me font peur. »

« Lesquels ? », lui avait-on demandé.

### *Ephémère ainsi qu'éternité.*

On l'avait regardée sans comprendre. Chacun avait ensuite repris sa fourchette. Elle s'était expliquée.

« En parlant d'un amour on dit souvent « éphémère » et l'éternité, c'est la mort. »

Le silence s'était installé. Cette scène ne lui ressemblait pas et la tourmentait encore. Il fallait qu'elle sorte de ce marasme : maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

Demain elle accepterait l'invitation aimable à cette messe de mariage. Elle fit l'effort de s'habiller.

Alors qu'au bras du futur époux la mariée s'avavançait gracieuse comme une églantine au milieu des invités joyeux et haletants, elle avait écouté la voix claironnante du prêtre, parler avec force d'un passé et d'un avenir fusionnant. Il avait terminé sur ces mots.

« Vous êtes unis pour le meilleur et pour le pire. »

Elle s'était spontanément tournée vers son voisin qu'au préalable elle n'avait même pas remarqué.

« Mais comment peut-on être sûr d'avoir fait un bon choix ? Et au cas où, comment rapporter l'objet à la famille ! Ensuite, a-t-on le droit d'appeler Zorro ! »

Elle avait quêté chez son voisin une lueur de compréhension. Elle ne vint pas. Il sortit même un mouchoir pour soigner une toux imaginaire. Durant la cérémonie, il lui jeta un coup d'œil inquiet. A la sortie de l'église, en se glissant parmi la foule il se rapprocha d'elle et se risqua à lui poser une question.

« Vous vivez seule ? »

Elle le regarda avec un air triste.

« Je vis depuis quelques temps avec un fantôme que je voudrais tuer. »

Le soir en rentrant il lui sembla être suivi.

En quittant son manteau elle aperçut sous la porte une enveloppe que, prestement elle ouvrit.

***Je voudrais vous aider à tuer ce fantôme. Ensuite, nous mettrons un œillet à la boutonnière et nous lèverons notre verre à la santé du défunt.  
Signé Zorro.***

Jackline René

## Tes lèvres...

Ce matin, je suis passé te voir, te porter un bouquet de fleurs et de baisers.

Tu es là, comme si tu m'attendais depuis toujours.

Ta bouche me regarde,

Tes lèvres m'attendent,

Fraîches comme la rosée, elles aspirent au premier baiser du jour.

Te souviens-tu,

Te souviens-tu

De notre tout premier vrai baiser ?

Nous revenions du lycée, tu marchais devant moi, je regardais tes jambes longues et fines.

Il faisait beau,

Il faisait chaud, nous nous sommes arrêtés.

A l'ombre rafraîchissante d'un tilleul parfumé,

Assis sur un banc témoin de tant d'élans adolescents,

Nos lèvres s'étaient trouvées d'une même gourmandise,

Je tremblais, tu frémissais.

Désormais, tous les jours, avant la reprise de nos travaux d'écoliers,

Nos bouches se réjouissaient en prélude à d'autres jouissances à venir.

Mais pas trop vite, pas trop tôt.

Nous le pressentions sans le dire.

La saveur du baiser profond nous interdisait de parler.

Aujourd'hui,

Tous ces baisers me reviennent en mémoire et en bouche

En regardant tes lèvres.

Ma bouche te regarde,  
Mes lèvres t'attendent,  
Chaudes comme ces après-midi de printemps.

Viens,  
Je te prends et te serre dans mes bras,  
Nos bouches, gourmandes comme au premier jour,  
Sans pouvoir dire  
En disent plus long que tout discours.

La bouche quand elle parle peut trahir,  
Les bouches, les lèvres  
Quand elles embrassent  
Ne peuvent mentir.

Viens encore  
Cueillir un bouquet de baisers.  
Sans satiété.

Gilles Troger

## Les genêts en fleur

Les genêts sont en fleur au flanc du Mont Lozère,  
Parfumant les sentiers, et quelques primevères  
Se mêlent aux iris qui tapissent les prés,  
Où paissent les troupeaux en ce début de mai.

Je m'en vais en suivant les pistes forestières,  
En écoutant chanter, tout en bas, la rivière.  
Flottent dans l'air brûlant les senteurs épicées  
Des aiguilles de pin glissant dessous les pieds.

Sous le vieux châtaigner, on peut voir la vipère  
Étalée au soleil tout près du lézard vert,  
Tandis que dans le ciel, par-dessus la vallée,  
Le faucon tourne en rond avant que de plonger.

Les fleurs de l'acacia, comme neige en hiver,  
Tombent sur le chemin en volutes légères,  
Se mêlant aux pétales de roses des ronciers,  
Dont les branches épineuses agrippent les rochers.

Les villages isolés où les maisons de pierre  
Rappellent le passé des protestants austères,  
Regorgent de silence jusque dans les clochers,  
Que les temples ici ont toujours supplantés.

Maurice Michenaud